



CULTURE

A quoi rêvent les jeunes filles... de Rohmer

Accompagné de Marie Rémond, Thomas Quillardet signe une adaptation exquisément rohmerienne des *Nuits de la pleine lune* et du *Rayon vert*

Où les cœurs s'éprennent, d'après *Les Nuits de la pleine lune* et *Le Rayon vert* d'Éric Rohmer
Théâtre de la Bastille, à Paris

« Un film jamais silencieux, qui pourrait s'entendre comme une pièce de théâtre » à la « langue très soignée, soutenue par un dialogue très sophistiqué », c'est en ces termes que *La Croix* saluait la sortie des *Nuits de la pleine lune*, d'Éric Rohmer, le 25 août 1984. Qui l'eût cru ? Trente-trois ans après, un jeune metteur en scène, Thomas Quillardet, le prend au pied de la lettre en proposant une version scénique de cette œuvre. On ne saurait que s'en réjouir. D'autant qu'il la prolonge d'un deuxième volet : l'adaptation du *Rayon vert*, réalisé dans la foulée par le cinéaste, et couronné, en 1986, du Lion d'or à Venise.

Plus que d'un diptyque, cet assemblage relève d'une suite d'histoires pour deux figures de femmes, ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait une autre, qui s'opposent et se répondent. Précédé de la citation inventée par Rohmer (« Qui a deux femmes perd son âme, qui a deux maisons perd sa raison »), *Les Nuits de la pleine lune* s'articule autour du personnage de Louise, toute de fureur de vivre, d'indépendance, de virées nocturnes, au risque de s'y brûler et de s'y perdre.

Annoncé par des vers empruntés à Rimbaud (« Ah ! Que le temps vienne/où les cœurs s'éprennent »),



Thomas Quillardet met en scène le jeu rohmerien de la confusion des sens et des sentiments. Pierre Grosbois

Le Rayon vert suit l'errance de Delphine, la timide, en quête d'absolu et d'union fidèle. Comment ces deux parcours s'achèveront-ils ? Pour ceux qui n'ont pas vu le film, ne connaissent pas le scénario, il faut le taire. D'ailleurs, ce n'est pas ce qui importe le plus.

Ce qui compte, c'est, si proche de Marivaux et, plus encore, de Musset, le grand jeu rohmerien de la confusion des sens et des sentiments, des atermoiements du cœur et de la raison, de la peur ou du besoin de solitude, de l'amour et de son impossibilité, des non-dits et des désirs – les siens, ceux des autres –, riches en satisfactions comme en frustrations, en malentendus et contradictions.

Un grand jeu que Thomas Quillardet met délicatement en scène, par fines touches légères,

inventives, pleines d'humour (ah les voitures et le train miniatures !). Débarrassé de tout élément superfétatoire, le décor se résume à des murs noirs et nus, à peine encombré d'une table, une grosse pierre, quelques chaises, une immense « feuille » blanche... Toute la place est laissée à l'imaginaire du spectateur et des acteurs définissant et redéfinissant magnifiquement les espaces (appartement, studio, maison en bord de mer...) par la grâce d'un geste, d'une pose, d'une attitude, d'un vêtement enfilé, retiré.

Ils sont sept. Outre Thomas Quillardet lui-même, qui apparaît, in fine, en amoureux heureux du *Rayon vert*, il faut les citer tous, se partageant plusieurs rôles, certains délicieusement travestis : Florent Cheippe (le compagnon de Louise),

Benoît Carré (l'ami amoureux Octave), Guillaume Laloux, Malvina Plégat, Jean-Baptiste Tur...

Face à Anne-Laure Tondou – Louise, la battante libérée qui ne l'est pas tant que ça –, Marie Rémond (qui cosigne l'adaptation du *Rayon vert*) est Delphine, l'effacée, qui, à force de se chercher en vain elle-même, finira peut-être par se trouver. Faisant leurs les répliques, paraissant les inventer en direct (ils ont travaillé en partie en improvisations), ces jeunes artistes irradiant tous la scène et la salle. Charmeurs, enchanteurs. Lumineux.

Didier Méreuze

Jusqu'au 19 janvier, à 20 heures (le dimanche à 17 heures. Rens. : 01.43.57.42.14. www.theatre-bastille.com. Puis le 10 et 11 mai à Lorient.